La voix d'un exilé

A mes Amis les Libéraux du Canada.

O terre des aïeux ! ô sol de la patrie !
Toi que mon cœur aimait avec idolâtrie,
Me faudra-t-il mourir sans pouvoir te venger !
Hélas ! oui ! pour l'exil, je pars l'âme souffrante,
Et giaour errant, je vais planter ma tente
Sous le soleil de l'étranger.

Quand du haut du vaisseau qui m'emportait loin d'elles,
J'ai jeté mes regards sur tes rives si belles,
O mon beau Saint-Laurent, qu'ai-je aperçu, grand Dieu !
Toi, ma patrie, aux mains d'une bande sordide,
Haletante d'effroi, vierge pure et candide
Qu'on traîne dans un mauvais lieu.

J'ai vu ton vieux drapeau, sainte et noble oriflamme,
Déchiré par la balle et noirci par la flamme,
Encor tout imprégné du sang de nos héros,
Couvert des monceaux d'or qu'un ennemi leur compte,
Servir de tapis vert à des bandits sans honte,
Sur la table de leurs tripots.

Je les ai vus, ces gueux,—honte à l'espèce humaine !—
L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de haine,
Le parjure à la bouche et le verre à la main,
Érigeant l'infâmie et le vol en science,
Pour vendre leur pays, troquer leur conscience
Contre un ignoble parchemin.

Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique,
Rien n'est sacré pour eux ; dans leur rage cynique,
Il baillonnent la loi pour mieux la violer.....
Puis, à table, viveurs ! ici, truffe et champagne !...
Grisez-vous bien, ô vous, que le boulet du bagne
Devrait faire seul chanceler !

Ne laissez pas monter le rouge à votre joue ;
La pudeur ne vaut rien ; dans la fange et la boue,
Risquez-vous hardiment, fronts hauts, sans sourciller ;
Accouplez-vous bien vite aux hontes de la rue.
Allons ! depuis quand donc cette engeance repue
A-t-elle peur de se souiller ?

Les traîtres ! s'ils gardaient pour eux seuls leurs souillures !
Mais ils ont souillé nos gloires les plus pures, pures...
Ils ont éclaboussé tous nos fronts immortels ;
Aux croyances du peuple ils ont tendu des pièges,
Et dressé leurs tréteaux, histrions sacrilèges,
Jusques à l'ombre des autels.

Mais il manque à l'orgie un nouveau camarade ;
Il faut à ces roués un roi de mascarade,
Un roi de la bamboche, un roi de carnaval...
Oui, je l'avoue, il manque une chose à la fête.
Le stigmate, il est vrai, décore bien la tête,
Mais pas comme un bandeau royal.

Et bien ! puisqu'il faut,—pardonne, ô ma patrie !
Dans les sales bourbiers de la truanderie,
Plongez-vous pour trouver un roi digne de vous ;
Un roi digne de vous, s'il s'appelle Cartouche,
S'il a le vice au cœur et le fiel à la bouche,
Et surtout s'il sort des égoûts !

O Papineau, Viger, patriotes sublimes !
Lorimier, Cardinal, Chénier, nobles victimes !
Qu'êtes-vous devenus, héros cent fois bénis ?
Vous qui, sur l'échafaud, portiez vos fronts sans tache ?
Vous qui teigniez de sang les murs de Saint-Eustache ?
Vous qui mouriez à Saint-Denis ?

Que ces jours étaient beaux ! Phalanges héroïques,
Ces soldats nés d'hier, ces orateurs stoïques,
Comme ils le portaient haut, l'étendard canadien !
Ceux-ci, puissants tribuns, faisaient les patriotes ;
Ceux-là marchaient joyeux au devant des despotes,
Et mouraient en disant : C'est bien !

O toi qui suivis seul à temps d'épopée,
Que ta grande âme encor si fortement trempée,
Doit souffrir en voyant cet âge d'apostats !
Et tous ces cœurs d'acier qui dorment dans la tombe,
S'ils pouvaient voir aussi leur grande œuvre qui tombe,
Comme ils vous maudiraient, ingrats !

Ils ne se vendaient pas, ceux-là ! Leur âme sainte,
Fidèle à tout devoir, insensible à la crainte,
N'écoutait que la voix de nos droits outragés ;
Flagellant sans pitié les tyrans et les traîtres,
Ils ne baisaient pas, eux, les souliers de nos maîtres....
Mon Dieu, que les temps sont changés !

Oui, les temps sont changés...Chaque chose à son [heure.]
Maintenant du passé la grande ombre qui pleure
Jette un regard amer vers le sombre avenir.....
Avec elle pleurons la gloire qui se voile,
Ou plutôt de l'exil allons suivre l'étoile :
Partons pour ne plus revenir !

Trop faible pour dompter ce servillisme immonde,
Fuyons-en le contact ; allons de par le monde,
Chercher un coin de terre où l'honneur soit resté,
Il faut faire à mon vol l'espace à ma pensée,
De nouveaux horizons à mon âme oppressée :
A moi la sainte liberté !

Moderne Chanaan, ou nouvelle Ausonie,
Il est sous le soleil une terre bénie
Où fatigué, vaincu par la vague ou l'écueil,
Le naufragé revoit des rives parfumées
Où cœurs endoloris, nations opprimées
Trouvent un fraternel accueil.

Là, prenant pour guidon la bannière étoilée,
Et suivant dans son vol la république ailée,
Tous les peuples unis vont se donnant la main ;
Là Washington jeta la semence féconde
Qui, principe puissant, fera du Nouveau-Monde,
Le vrai berceau du genre humain.

Là, point de rois ventrus ! point de noblesse nées !
Parle mérite seul les têtes couronnées
Vers le progrès divin marchent à pas géants ;
Là, libre comme l'air ou le pied des gazelles,
La fière indépendance étant ses grandes ailes
Au centre des deux océans.

O bords hospitaliers, ouvrez-moi votre asile !
Ah ! pour trouver l'oubli de tout ce qui m'exile,
Que ne puis-je aussi boire aux ondes du Léthé !
Oublier !...mais comment oublier la patrie ?
Comment ne pas pleurer notre splendeur flétrie,
Notre avenir au vent jeté ?

Adieu, vallons ombreux, mes campagnes fleuries,
Mes montagnes d'azur et mes blondes prairies,
Mon fleuve harmonieux, mon beau ciel embaumé !
Dans les grandes cités, dans les bois, sur les grèves,
Ton image toujours flottera dans mes rêves,
O mon Canada bien-aimé !

Je n'écouterai plus, dans nos forêts profondes,
Dans nos prés verdoyants et sur nos grandes ondes,
Toutes ces voix sans nom qui font battre le cœur ;
Mais je n'attendrai pas non plus, dans ma retraite,
Les accents avinés de la troupe en goguette
Qui se marchande notre honneur.

Et quand je dormirai sous la terre étrangère,
Jamais, je le sens bien, jamais une voix chère
Ne viendra, vers le soir, prier sur mon tombeau ;
Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
Du dernier de nos droits, cette race parjure
S'arracher le dernier lambeau !

Envoi

Amis, suivrai la route où le destin m'entraîne,
Gladiateur vaincu, j'ai déserté l'arène,
La noble arène où vous luttez ;
Avant la fin du jour, j'ai quitté la bataille ;
Troubadour indolent, je n'étais pas de taille
A tenir ferme à vos côtés.

Mais vous qui restez seuls sur la brèche fumante,
N'allez pas, comme moi, céder à la tourmente,
Découragés par les revers.
Leurs soldats sont nombreux : ne comptez pas les vôtres !
Songez que Jésus-Christ n'avait que douze apôtres,
Et qu'ils ont conquis l'Univers !

Oui, voilà ce que peut l'idée ardente et forte,
Elle n'a pas besoin de puissante cohorte,
Encor moins de canons rayés
Champions de nos droits, guerriers de la pensée,
Oh ! n'allez pas courbé votre tête lassée
Devant ces renégats payés !

Le but est noble et grand ; la lutte sera rude ;
Mais bientôt, vous là-bas, moi dans ma solitude
Nous verrons le jour du réveil ;
La voix des opprimés s'élève grandissante.....
Demain les nations, ô liberté puissante !
En pliant le genou, salueront ton soleil !

L. H. FRECHETTE.

Exiles Hermitage,
Chicago, octobre 1866.

—Les recettes étant à la mode, voici celle que M. Arnold Mortier, de l'*Europe*, médie aux gens qui veulent gagner vingt mille livres de rentes :

Prenez vingt livres d'goisme, dix livres de suc de platitude, six livres de miel.

Faites bouillir le tout le plus longtemps possible et saupoudrez avec de l'hypocrisie.

Mettez à part infuser pendant vingt-quatre heures quatre onces d'intrigue dans trois chopines d'extrait d'aplomb sur des charbons ardents ; mêlez le tout, faites refroidir et prenez tous les jours plusieurs cuillerées de ce sirop jusqu'au jour où vous aurez le nombre de rente désiré.

Une fois ce résultat obtenu, prenez un vomitif, puis un sirop composé de dix livres d'orgueil, quatre livres d'impudence, infusées dans vingt livres de dédain. Et il ne vous restera du premier que la platitude.....et les rentes.

A combien de nos parvenus cette recette a dû servir !

Nouvelles americaines.

(Par voie télégraphique)

New-York, 3 avril.—Plus de deux millions de piastres de l'emprunt romain ont été souscrites en ce pays.

New-York, 3 avril.—12,500 émigrants sont arrivés ici pendant le mois dernier.

Le correspondant mexicain du *Herald* dit, en date du 9 mars, que les libéraux enveloppent Quéretaro afin de donner le coup de grâce à l'empire.

Escobedo a écrit, le 6, que tout serait prêt dans quelques jours pour livrer l'assaut à la place. Il affirme que la discorde règne parmi les officiers de l'armée de Maximilien, qu'ils ne peuvent décider quelles mesures prendre et que l'armée meurt de faim.

New-York, 4 avril.—Le traité russe-américain a été discuté de nouveau hier par le comité des relations étrangères, mais il n'en est venu à aucune conclusion. Il y a une grande divergence d'opinion à ce sujet.

Un serpent dans l'estomac. La femme du M. Parker, associé dans l'exploitation de la mine de quartz d'Anamosa dans l'Iowa, souffrait depuis cinq ans d'atroces douleurs intenses et dépérissait à ce point qu'on la croyait atteinte de consomption. Il y a quinze jours environ, un médecin allemand de Lisbon, comté de Linn, fut appelé et examina avec attention ; il ne tarda pas à acquérir la certitude qu'elle avait un animal vivant dans l'estomac. Cette certitude obtenue, on essaya tous les moyens possibles pour déloger cet hôte incommode. On tenta d'abord l'inanition. Pendant cinq jours on réduisit la nourriture au strict nécessaire pour entretenir la vie ; pendant ce temps l'animal remonta à plusieurs reprise à la gorge ; mais il produisait des contractions telles que la suffocation était menaçante ; il fallut ingérer du sel pour le faire descendre. Lundi de la semaine dernière, on mit du lait chaud à proximité de la bouche, de manière à permettre l'inhalation des vapeur. L'animal ne bougea pas. Le lendemain on fit une pâte d'oignon et d'ail que l'on fit manger à la malade ; mais on avait probablement perdu une partie de ses propriétés. Le serpent, car c'est évidemment un serpent au fit quelques légers mouvements, et une bave verdâtre. On ne sait plus quels moyens employer ; on craint que le reptile, qui a aujourd'hui au moins cinq ans d'âge, ne soit devenu trop gros pour sortir par la gorge sans causer l'asphyxie. On se ferait difficilement une idée des souffrances physiques et morales de la pauvre femme, et on s'attend d'un moment à l'autre à la voir devenir folle, si elle n'est promptement soulagée de l'horrible mal qui la torture.—*C. des E. U.*

Nous reproduisons du *Canadien* la correspondance suivante qui fait voir que nous ne sommes pas seuls dans la guerre que nous avons entreprise contre le représentant de Québec Est. Le correspondant a oublié que le mendiant, dont il parle avec de cruelle ironie, avait à ses côtés un compère très officieux en de certaines circonstances électorales et qui lui serrait de caniche dans l'occasion.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Nous avons dans St. Roch un pauvre *mendiant* qui nous fait de la peine. Il tend la main à tout le monde, se tient constamment dans la salle Jacques-Cartier, au milieu des incendiés, et d'un air triste et découragé, il leur demande quelque